MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE

ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 52 (2019), p. 129-158

Julien Auber de Lapierre

Le mécénat artistique en Égypte. Nouvelle approche de l'icône ottomane

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711806	*Les papyrus de la mer Rouge IV*	Pierre Tallet
9782724711219	*Gateway to Africa. Cultural Exchanges Across the Cataracts*	Valentina Gasperini (éd.), Gihane Zaki (éd.), Giuseppe Cecere (éd.)
9782724711264	*La chapelle d'Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l'Égypte*	Paul-Marie Grinevald

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

JULIEN AUBER DE LAPIERRE*

Le mécénat artistique en Égypte

Nouvelle approche de l'icône ottomane

RÉSUMÉ

Dans une société égyptienne ottomane très cosmopolite, un individu est défini par son statut social et son métier, puis par ses convictions religieuses. L'élite copte du XVIIIe siècle, suivant un usage aussi bien chrétien que musulman, met à profit l'essor économique de la province pour redistribuer une partie des fortunes acquises au profit de l'Église et de leurs coreligionnaires.

Qu'ils soient fonctionnaires ou administrateurs, ils participent, à leur manière, à la renaissance artistique qui marque l'histoire de la peinture de dévotion au Caire. Par un partage de goûts communs, ils font preuve d'une conscience de groupe dans une communauté qui émerge à peine à cette époque. Ils ont toujours pris un soin particulier à ce que leurs noms soient indiqués sur les panneaux, au plus près des saintes images, à la recherche de l'intercession pour accéder au Paradis. Prolifiques mécènes, les nombreux travaux se succèdent et célèbrent leurs noms. C'est en confrontant cette nouvelle approche des chrétiens d'Égypte aux récits historiques et aux sources textuelles qu'il devient possible de redécouvrir sous un nouveau jour cette production. Les icônes portant ces dédicaces, souvent inédites, deviennent des témoignages éclairants de la construction communautaire copte.

Mots-clés : églises, al-Ǧūharī, Ibrāhīm al-Nāsiḫ, icônes, Le Caire, mécénat, patriarcat copte, Yūḥannā al-Armanī

* Julien Auber de Lapierre, docteur en histoire de l'art, École pratique des hautes études, auberdl@gmail.com

AnIsl 52 (2019), p. 129-158 Julien Auber de Lapierre
Le mécénat artistique en Égypte. Nouvelle approche de l'icône ottomane
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

✦ **ABSTRACT**

In a very cosmopolitan Egyptian Ottoman society, an individual is defined by his social status and profession, and then by his religious beliefs. The Coptic elite of the 18th century, following both Christian and Muslim usage, takes advantage of the province's important economic development to redistribute the acquired wealth for the benefit of the Church and their coreligionists.

Officials or administrators, they participate, in their own way, in the artistic renaissance that marks the history of devotional painting in Cairo. By sharing common tastes, they show a consciousness group in a community that is just emerging at that time. They have always taken special care to have their names on the paintings, closer to the holy images, in search of intercession to Paradise. Prolific patrons, the works follow one another and celebrate their names. By confronting this new approach of Egyptian Christians with historical narratives and textual sources, it becomes possible to rediscover this production in a new light. The icons bearing these dedications, often unpublished, become enlightening testimonies of the Coptic community's construction.

Keywords: churches, al-Ǧūharī, Ibrāhīm al-Nāsiḫ, icons, Cairo, patronage, coptic patriarchate, Yūḥannā al-Armanī

* * *

« […] hanc etiam, Maecenas, adspice partem. Admiranda tibi levium spectacula rerum, magnanimosque duces totiusque ordine gentis mores et studia et populos et proclia dicam. In tenui labor ; at tenuis non gloria, si quem numina laeva sinunt auditque vocatus Apollo. »

Virgile, *Géorgiques*, livre IV : *Les Abeilles* [2-7]

Virgile, Suétone et Horace furent, en des temps païens, les premiers heureux bénéficiaires d'un système qui ne prit le nom de Mécène, protecteur des Arts et Lettres contemporain d'Auguste, qu'en 1526[1]. Comme a pu le montrer Jean-Pierre Caillet, cette tradition d'évergétisme a évolué tout au long de l'antiquité chrétienne, dans le contexte méditerranéen[2]. La reconnaissance du bienfaiteur par l'image se meut de la place publique au sanctuaire, et témoigne, dans le contexte de la christianisation de l'Empire romain, de la recherche d'une intercession pour l'accession au Paradis. L'autorité impériale joue un rôle majeur en érigeant des édifices pour lesquels de nombreux donateurs offrent des œuvres à leurs effigies afin de s'attirer les bonnes grâces de Dieu, de l'empereur tout en se rendant visibles du peuple[3].

1. Marot, 1999, p. 68.
2. Caillet, 2012, p. 11-24.
3. Caillet, 2011, p. 149-169.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

L'évergétisme des grandes familles patriciennes, par un phénomène de redistribution, est ainsi une manière de faire profiter la plèbe de ses richesses. Cette tradition a longuement évolué autour du bassin méditerranéen dans l'élite civile, militaire et religieuse, par-delà les empires et les religions. Pour les communautés chrétiennes orientales, au sein de l'Empire romain ou en terre d'Islam, elle a donné lieu à d'importantes donations dans les arts et la littérature. Les mécènes s'illustrent alors comme des moteurs à la naissance d'ateliers, d'écoles artistiques, voire de dynasties d'artistes. L'élite civile et militaire souhaite briller en reproduisant les objets destinés à la cour byzantine ou à celle du calife. Les objets à caractère séculier mais aussi le matériel destiné aux édifices religieux rivalisent de beauté et d'éclat et contribuent à enrichir les répertoires artistiques. Ce phénomène s'épanouit dans la société médiévale où se succèdent les plus brillantes dynasties islamiques.

Dans la société égyptienne ottomane très cosmopolite, un individu est défini par son statut social et son métier, puis par ses convictions religieuses. Les notables coptes du XVIII^e siècle mirent à profit un certain essor économique propre à cette période pour restaurer les églises de leur communauté. La redécouverte de ces hommes ou de ces familles qui ont laissé leurs noms sur les objets dont ils ont assuré le financement permet de comprendre sous un jour nouveau l'ampleur de leur tâche mais surtout leur grande contribution à la vivacité artistique. Elle va notamment permettre à l'art de l'icône de renaître durant cette période. Ces mécènes sont les acteurs de ce renouveau artistique chrétien que l'Égypte connaît alors. Leurs noms ainsi laissés au bas des icônes sont aussi une source de l'histoire de ces chrétiens d'Orient dont le rôle social, économique et politique fut majeur à la veille du débarquement de l'armée d'Orient du général Bonaparte.

Une pratique en continu

Si le titre de mécène est aujourd'hui concédé aux bienfaiteurs et protecteurs des arts, le monde byzantin lui préférait celui de donateur, lui attribuant une portée religieuse plus conforme à la réalité du geste. La donation est cet acte par lequel une personne donne gratuitement une chose à une autre personne. L'Église, dès la fin de l'Antiquité, fait alors largement appel au don, tout en modifiant la nature et le bénéfice de celui-ci. L'histoire de l'Église dans l'Empire romain d'Orient insiste, à travers les textes et l'iconographie, sur le principe d'inaliénabilité du don[4]. En vue de perpétuer et de motiver ce dernier, les choses sacrées offertes à l'Église doivent concourir à la conservation de la mémoire du donateur. C'est à ce titre qu'il reçoit la garantie – toute théorique – de la durée dans le temps de son présent. Le don prend différentes formes que ce soit des commémoraisons liturgiques, des épigrammes ou des représentations figurées.

Toutefois, la donation dans le monde byzantin, en tant que manifestation de piété, ne se borne pas à la famille impériale. Les peintures et inscriptions découvertes en Cappadoce montrent que les militaires étaient particulièrement impliqués dans les fondations religieuses. Les motivations

4. Dans son article, Christophe Giros indique à titre d'exemple que les dons, effectués par l'empereur Nicéphore Phocas en 964 à l'higoumène pour la fondation de la Grande Lavra à l'Athos, perdurent dans le temps et sont ainsi toujours célébrés aujourd'hui, plus de mille ans après l'acte, Giros, 2012, p. 97-106.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

de ces hommes étaient avant tout dévotionnelles. Peu de choses sont connues sur leurs grades ou même leurs régions d'origine qui ne semblent pas toujours être celles du lieu de donation[5].

Les peintures découvertes par James E. Quibell au monastère de l'Apa Jérémie de Saqqara révèlent le même type de démonstration de piété qu'en Cappadoce. Un exemple daté du VI^e siècle, découvert sur le mur nord de la cellule A et conservé au Musée copte du Caire[6], illustre les saints Onuphre, Macaire le Grand, Apollô et Phib (fig. 1)[7]. Aux pieds d'Apollô, fondateur du monastère de Baouît, un homme, de taille légèrement réduite par rapport au canon des autres figures, s'agenouille. J.E. Quibell y voyait un « pénitent », une interprétation qui n'a pas été reprise par Paul van Moorsel et Mathilde Huijbers. Sa taille, son attitude et l'absence de nimbe peuvent laisser supposer la figure d'un donateur[8]. Son nom, Amoun, aujourd'hui effacé, était encore visible sur une ancienne photographie de la peinture[9].



© Leyde, Centre Paul-van-Moorsel – Mat Immerzeel.

Fig. 1. Onuphre, Macaire le Grand, Apollô, Phib et Amoun, VI^e siècle, cellule A, monastère d'Apa Jérémie de Saqqara, M.C. 7951, Musée copte, Le Caire.

Les textes sont évidemment plus riches en informations. Ainsi, le linteau de porte provenant de l'église de la Vierge-Marie al-Muʿallaqa au Vieux-Caire et conservé au Musée copte permet de mettre des mots sur une action (fig. 2)[10]. La traduction donnée par Jean-Luc Fournet

5. Jolivet-Lévy, 2012, p. 141-161. Il existe peu de portraits représentant les donateurs. Leur implication dans l'armée impériale influe sur les préférences dévotionnelles et leurs choix iconographiques. L'exaltation de la Vraie Croix avec saint Constantin, la figure des archanges (et plus particulièrement Michel figuré en archistratège) ou encore les saints cavaliers (parmi lesquels les mégalomartyrs Georges, Théodore le Stratélate, Procope ou bien les quarante martyrs de Sébaste) se révèlent être les sujets favoris de ces soldats. Dans l'espoir d'une intercession, ces images font office d'alliés fiables et de protecteurs face aux nombreux dangers d'un empire aux frontières fluctuantes.

6. Le Caire, Musée copte, M.C. 7951.

7. Moorsel, Huijbers, 1981, p. 131-135 ; Gabra, Eaton-Krauss, 2006, p. 65.

8. J.E. Quibell mentionne d'ailleurs dans sa publication la présence de traces d'un deuxième « pénitent » très endommagé, Quibell, 1908, p. 64.

9. Quibell, 1908, pl. XLIV.

10. Le Caire, Musée copte, M.C. 753 : Auber de Lapierre, Jeudy, 2018, p. 34-37.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

de l'inscription en grec qui figure sur quatre lignes au-dessus de l'Entrée à Jérusalem et de l'Ascension est la suivante[11] :

> [Le Christ…] brille avec éclat, sans aucune obscurité, lui en qui réside toute la plénitude de divinité, que servent à tout jamais tous les [… et] les anges et qu'ils honorent sans arrêt d'une parole trois fois sainte en chantant et en disant : Tu es saint, saint, saint, Seigneur, le ciel et la terre sont remplis de ta sainte gloire. Ils sont en effet emplis de ta grandeur, ô très miséricordieux Seigneur, puisque, invisible dans les cieux, au milieu des diverses puissances, Tu as consenti à vivre parmi nous, les mortels, incarné de la Vierge Marie, mère de Dieu.
> Viens en aide à Abba Théodôros, proèdre, et à Geôrgios, diacre et économe.
> 12 du mois de Pachon, 3e indiction, 451 de l'ère de Dioclétien.



© A. Lecler, Ifao.

Fig. 2. Linteau, 735, église de la Vierge-Marie al-Muʿallaqa, M.C. 753, Le Caire, Musée copte.

Outre les références empruntées aux textes liturgiques, J.-L. Fournet met en exergue l'importance des variations qui scandent l'inscription, révélant une volonté de poétisation. Cette acclamation et cette glorification mettent en valeur les deux donateurs dont les noms et fonctions sont indiqués à la fin du texte. La date de 451 de l'ère de Dioclétien permet ainsi d'établir une date précise de cette dédicace en 735 de notre ère[12]. Une date qui porte témoignage de la vivacité des actes de fondations chrétiens après la conquête arabe de l'Égypte en 639.

À l'époque fatimide, les donations de l'élite chrétienne, qui se veut la bienfaitrice des églises, se poursuivent dans les décors des monastères, des églises et sans doute des palais. Ces mécènes financent les arts et la littérature notamment par le biais d'ouvrages théologiques traduits du grec et du copte vers l'arabe, impliquant une diffusion des traditions et des valeurs chrétiennes auprès d'individus largement arabisés[13]. L'un des témoins les plus remarquables de cet évergétisme est l'écran de sanctuaire de l'église Sitt Barbāra du Vieux-Caire, aujourd'hui conservé au Musée copte[14]. Dépourvu d'inscription, il a la grande originalité d'être décoré de quarante-cinq panneaux sculptés en bas-reliefs enchâssés dans une grande structure de bois. Si la plupart des panneaux sont décorés de motifs végétaux stylisés ou d'un bestiaire particulièrement varié, les plus remarquables sont ceux figurant des cavaliers, fauconniers et autres

11. Sur l'inscription : Fournet, 1993, p. 237-244.
12. Un temps discutée par les épigraphistes et les papyrologues, la date du panneau est désormais acceptée par l'ensemble des chercheurs suivant la lecture donnée par Leslie S.B. MacCoull, 1986, p. 230-234.
13. Jeudy, 2009, p. 53.
14. Le Caire, Musée copte, M.C. 778 : Auber de Lapierre, Jeudy, 2018, p. 60-69.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

banqueteurs ou musiciens. Nous savons, grâce à une source littéraire, que l'église fut fondée par un certain Athanasios, originaire d'Édesse, financier chrétien du gouverneur abbasside en Égypte, ʿAbd al-ʿAzīz ibn Marwān (689-709)[15]. L'individu à l'origine du financement de cet écran se place parmi ceux qui participent aux reconstructions d'édifices et au renouvellement du mobilier. Mais il convient surtout de s'interroger sur sa participation au choix des décors de l'œuvre qu'il finance. En tant qu'élite fatimide, et bien que chrétien, il est familier des objets produits pour les princes et califes. Ces hauts fonctionnaires d'un pouvoir musulman introduisent alors tout un répertoire qui reflète les goûts d'une classe sociale cosmopolite[16]. De tels décors peuvent d'ailleurs être comparés aux fragments de frises provenant du monastère Saint-Georges du Vieux-Caire, dit Couvent des Jeunes Filles (Dayr al-Banāt), et conservés au Musée copte et au Metropolitan Museum of Art de New York[17]. Ces panneaux sont décorés de riches entrelacs de rinceaux végétaux et de médaillons polylobés peuplés d'équilibristes, de funambules et de musiciens. Là encore, aucun commanditaire n'a laissé son nom à ces éléments de décors provenant sans doute du monastère, mais ils sont en tous points comparables aux frises provenant du palais occidental d'al-Qāhira, remployées dans les monuments mamelouks et désormais conservés au musée d'Art islamique du Caire[18]. Dans un pays en cours d'arabisation et d'islamisation mais où la population demeurait majoritairement chrétienne[19], l'évergétisme agissait comme une conscience de groupe mais également comme une stratégie d'existence et de reconnaissance.

C'est d'ailleurs à ce titre que l'acte de mécénat pour les objets à caractère séculier et pour le matériel destiné aux édifices religieux peut être comparé à la sphère musulmane au pouvoir en Égypte. L'histoire de l'art islamique est remplie de noms de donateurs, de mécènes à l'origine d'objets plus fastueux les uns que les autres. Les princes, les hauts fonctionnaires, les riches négociants dépensent parfois sans compter afin de faire perdurer leur nom tout en rendant grâce à Dieu, le miséricordieux. Les décors façonnés par les artisans reflètent alors les intérêts et les activités professionnelles de l'élite et les goûts de la cour[20]. Les copies des *Maqāmāt* d'al-Harīrī sont la parfaite illustration de volumes qui sont produits pour et grâce à une élite érudite et fortunée. Les images, sans réel rapport avec le texte, figurent l'environnement urbain et les protagonistes de cette élite[21]. Les commanditaires musulmans prennent le même soin que les chrétiens à faire apposer leurs noms sur l'objet ou l'édifice dont ils ont financé la réalisation.

15. Grossmann, 2002, p. 10, 77, 417, d'après *HP*, I, part. 3, 12 ; Eutychius, *Annales*, p. 1119.
16. Grabar, 1974, p. 185 ; Shoshan, 1991, p. 76-77 ; Baer, 1999, p. 385-394.
17. Le Caire, Musée copte, M.C. 834, M.C. 835 et M.C. 836 ; New York, The Metropolitan Museum of Art, Inv. 1970.22 : Auber de Lapierre, Jeudy, 2018, p. 114-119.
18. Le Caire, musée d'Art islamique, inv. 1623, inv. 3465, inv. 12935 : Pauty, 1931, p. 48-50 ; Paris, 1998, p. 88-89, nº 1-3 ; O'Kane, 2012, p. 76.
19. Mouton, 2003, p. 117 ; Eddé, 2008, p. 463-466.
20. Ces goûts seront d'ailleurs largement diffusés sur les marchés des villes d'Orient à la suite du pillage du palais califal durant une période de crise comprise en 1066 et 1073, Shalem, 1998, p. 225 ; Den Heijer, 2003, p. 30 ; Jeudy, 2009, p. 51.
21. Grabar, 1970, p. 211-215.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

De même la période mamelouke est synonyme d'évergétisme de constructions d'édifices à la gloire de Dieu et du sultan[22]. Les inscriptions placées sur les objets précisent les noms et titres de ceux qui financent l'objet[23]. Cet acte est une manifestation de la conscience de groupe, surtout lorsqu'il s'agit d'un élément destiné à un monument religieux, mais également le marqueur d'une appartenance sociale. Le mécène est conscient que son œuvre, plaisant à Dieu, va également profiter aux collectivités. Au-delà de l'hommage, l'inscription du nom est une stratégie de reconnaissance et de légitimation d'un statut privilégié. Les élites ont des goûts communs qui passent outre les appartenances religieuses.

Une élite chrétienne en Égypte à l'époque ottomane

Cette province de l'Empire connaît de nombreux soubresauts aussi bien politiques qu'économiques tout au long des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles[24]. Tout d'abord, l'autorité du *wālī*, gouverneur de la province nommé par le sultan et élevé au grade de pacha, décline dès la fin du XVI^e^ siècle[25]. Les luttes entre les *sandjaq*-s beys et les *odjaq*-s rythment la vie politique de l'Égypte tandis que le pacha et la Sublime Porte tentent parfois d'en profiter pour reprendre la main sur le fonctionnement du territoire. Au déclin du *wālī* succède ainsi l'ascension des beys, souvent issus des anciens rangs mamelouks. Au début du XVIII^e^ siècle, la direction de la vie politique égyptienne passe aux *odjaq*-s qui s'opposent, durant toute la première moitié de la période, dans des luttes intestines entre les six milices postées sur le territoire. Ce sont finalement les beys, unifiés durant la période précédente, qui émergent dans la seconde moitié du XVIII^e^ siècle. Véritable caste dirigeante, ils forment la base de l'organisation de l'autorité en Égypte jusqu'à l'arrivée des Français en 1798. Leur pouvoir est notamment illustré par ʿAlī Bey qui, après avoir fait assassiner les émirs qui étaient ses adversaires, défait par deux fois les pachas en 1768 et 1769. Allant jusqu'à défier le sultan, autorité toujours respectée en Égypte jusque-là[26], il se révèle puissant chef militaire au-delà de la vallée du Nil lors de campagnes de conquêtes dans le Ḥiǧāz (1770) et en Syrie (1771). Une dissidence interne éclate très vite face à lui en 1772, mais cette manifestation d'autonomie de l'Égypte sonne le glas des espoirs ottomans pour reprendre en main sa féconde province. En dépit de ces troubles politiques, c'est une relative prospérité qui marque ainsi l'Égypte entre 1736 et 1780[27].

22. Loiseau, 2010.

23. Il est possible de citer par exemple deux panneaux d'un minbar ou celui provenant d'un pupitre à Coran conservés au musée d'Art islamique du Caire (403, 405 et 406), David-Weill, 1936, p. 4-5 et 7.

24. Raymond 1999, p. 1-16.

25. Retiré dans son palais de la Citadelle du Caire, le *wālī* est entouré, selon la norme de l'administration ottomane, par des beys chargés de relayer son autorité sur le territoire et de plusieurs milices (*odjaq*-s) dont le corps le plus fameux était les Janissaires dirigés, à partir du XVII^e^ siècle, par le *kaṯḫudā* (lieutenant), Shaw, 1964 ; Raymond, 1989, p. 398 ; Raymond, 1999, p. 4-8.

26. ʿAlī Bey défie l'autorité sultanienne en faisant frapper monnaie en son nom.

27. Une courte période d'abondance met fin à une disette sévère dans les années 1720 mais il faut attendre les années 1730 pour voir l'Égypte rétablir un équilibre économique, Raymond, 1999, p. 86-104. Cette période est marquée par une certaine stabilité de la monnaie tout comme des prix. Malgré le témoignage

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

C'est très précisément durant cette période faste que les donateurs et mécènes chrétiens furent les plus généreux en Égypte. Il est difficile de fixer un nombre précis de coptes au Caire au XVIII^e siècle. Le chiffre de 10 000 âmes publié dans la *Description de l'Égypte* ou dans l'ouvrage d'Edward William Lane[28] paraît largement sous-estimé et on lui préfère souvent aujourd'hui une fourchette établie entre 150 000 et 180 000[29], soit environ un dixième de la population totale de l'Égypte[30]. Les études menées sur les activités et professions exercées par les coptes à l'époque ottomane au Caire montrent que certains secteurs d'emplois leur étaient réservés. Ils dominaient certaines activités artisanales comme le travail des matières précieuses (en particulier l'orfèvrerie), le tissage (notamment la soie) ou encore le travail du bois et la construction[31]. Toutefois, ce n'était pas cet artisanat et ce commerce, certes incontournables, qui leur assuraient influence et importance aux yeux des beys. La particularité des coptes leur permettant une activité de mécène, était de détenir des positions clés dans l'administration publique et dans les maisons des membres de la caste dominante, comme secrétaires ou intendants (*mubāšir*)[32].

Certains coptes occupent progressivement des postes de plus en plus importants. Les garçons de cette élite reçoivent une éducation soignée dans les écoles chrétiennes[33]. Elles enseignent des programmes similaires à ceux des institutions musulmanes (*kuttāb*) en langues ou mathématiques

d'al-Ǧabartī qui dépeint une période sans « aucune sédition, aucun désordre, aucun trouble » (al-Ǧabartī, *Journal*, p. 203), quelques épisodes d'inflations, de disettes et même de pestes viennent quelque peu entacher cette vision bienheureuse.

28. Lane, *An Account of the Manners*, p. 535.

29. Archives de la Chambre de commerce de Marseille, fonds Roux, J 1648 (1670).

30. Raymond, 1999, p. 456 ; Armanios, 2011, p. 19.

31. Hanna, 2011, p. 36-79 ; Auber de Lapierre, Jeudy, 2018, p. 10-15.

32. André Raymond rapporte la remarque de Digeon dans sa *Notice sur l'Égypte* à la fin du XVIII^e siècle : « Ils [les coptes] sont en possession de tous les emplois de la secrétairerie chez les Beys, les officiers généraux des odjaks… et les autres personnes que leur rang ou leurs charges font vivre dans l'opulence » (Le Caire, Archives nationales d'Égypte, B 1336 ; Raymond, 1999, p. 457). Quelques années plus tard, Charles Nicolas Sigisbert Sonnini de Manoncourt (1751-1812) mentionne dans son *Voyage dans la Haute et Basse Égypte* publié en 1799 : « Étant les seuls qui, dans cette partie de l'Égypte, sussent lire et écrire, ils étoient les intendans, les régisseurs, les secrétaires des hommes riches ou puissans, et ils savoient, tout aussi bien qu'ailleurs, tirer parti de la confiance et de l'incapacité de ceux dont ils régissoient les propriétés. Plusieurs acquéroient de grandes richesses, mais ils avoient le bon esprit de n'en user qu'avec modération, et seulement dans l'intérieur. Ils connoissoient trop bien le péril que l'on couroit en montrant les dehors de l'opulence aux yeux des despotes qui, habitués à regarder la fortune d'autrui comme si elle leur appartenoit, se jouoient cruellement des biens et de la vie des hommes » (Sonnini de Manoncourt, *Voyage dans la Haute et Basse Égypte*, III, p. 97). Volney (1757-1820) ajoute d'ailleurs à la parfaite connaissance de l'administration ottomane par les coptes : « Les *Coptes* ont fini par expulser leurs rivaux ; et comme ils connaissent de tout temps l'administration intérieure de l'Égypte, ils sont devenus les dépositaires des registres des terres et des Tribus. Sous le nom d'*Écrivains*, ils sont au Kaire les *Intendans*, les *Secrétaires* et les *Traitans* du Gouvernement et de Beks. Ces *Écrivains*, méprisés des *Turks* qu'ils servent et haïs des paysans qu'ils vexent, forment une espèce de Corps dont est chef l'Écrivain du *Commandant* principal. C'est lui qui dispose de tous les emplois de cette partie, qu'il n'accorde, selon l'esprit du Gouvernement, qu'à prix d'argent. » Volney, *Voyage en Syrie et en Égypte*, p. 73.

33. Abudacnus, *The True History of the Jacobites*, p. 30.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

afin de faciliter l'accès aux meilleurs postes administratifs[34]. Les plus brillants bureaucrates peuvent accéder à l'administration des finances et plus particulièrement à la collecte des taxes. Parfois placés à des postes d'envergure, les coptes y sont particulièrement recherchés pour leur facilité à crypter les données des registres en mêlant l'arabe et le copte[35]. En conséquence, la montée en puissance des Janissaires au XVIII^e siècle implique une relation administrative étroite entretenue avec les coptes. Parmi eux, on peut remarquer Ǧirǧis Abū Manṣūr al-Ṭūḫī (mort en 1718)[36] comme *Raʾīs al-Kuttāb* (chef des scribes, chef des secrétaires) qui a servi Murād Katḫudā Mustaḥfiẓān, lieutenant des Janissaires en Égypte, Luṭfallāh Abū Yūsuf (mort en 1720)[37], *mubāšir* d'un officier janissaire ou encore Yūḥannā Abū Maṣrī qui obtient les titres de *Kabīr al-Mubāširīn* (chef des agents financiers) et *Raʾīs al-Arāḍina* (chef des administrateurs)[38].

Les places occupées par ces secrétaires, administrateurs et trésoriers leur ont permis de redistribuer quelques-unes de leurs jouissances à leurs coreligionnaires, mais aussi de mettre en place une politique de mécénat à destination de leur Église. Yūḥannā Abū Maṣrī, par exemple, s'est illustré par le financement de la restauration de l'église de la Vierge-Marie de Ḥārat Zuwayla, qui comprit aussi bien la réhabilitation de la structure du bâtiment que la réalisation de son décor peint ou la commande d'ouvrages pour la bibliothèque de l'église dirigée par le diacre Nasīm Buṭrus[39]. L'entregent de cette élite copte permettait ainsi de parfaitement maîtriser les arcanes du pouvoir ottoman en Égypte tout en pouvant s'immiscer dans les décisions prises par celui-ci. Cette classe sociale avait d'ailleurs en grande partie supplanté l'influence et le rôle décisionnel du patriarche depuis la fin du XVII^e siècle[40]. Le pouvoir musulman se référait en premier lieu à ces hommes quant aux affaires des coptes. Ces différents administrateurs parvenaient habilement à contourner les méfiances vis-à-vis de la construction de nouvelles églises en favorisant la restauration de celles déjà existantes. Les modifications des bâtiments, aussi bien églises que monastères, prirent un essor encore jamais vu durant le XVIII^e siècle. Les frères Ǧirǧis Abū Yūsuf (mort en 1737) et Yūḥannā al-Surūǧī (mort vers 1757-1758) s'étaient élevés aux plus hauts rangs auprès de ʿUṯmān Katḫudā al-Qāzdaġlī (mort en 1736), chef du corps des Janissaires à partir de 1716[41], dont la maison prit une part importante à la restauration de fondations pieuses musulmanes au Caire[42]. Les imitant sans doute, les frères al-Surūǧī firent de même pour les monuments coptes, mettant ainsi à profit leurs connexions politiques pour exercer leur philanthropie et leur volonté d'intercession auprès de Dieu.

34. Armanios, 2011, p. 27.
35. « [The Copts] made it incomprehensible to all but those especially initiated into the secrets of its formation and use. » Shaw, 1962, p. 341.
36. Nakhla, 2001, vol. 4, p. 95.
37. Guirguis, 2000, p. 27-29.
38. Nakhla, 2001, vol. 4, p. 95.
39. al-Masri, 1992, vol. 4, p. 95.
40. Armanios, 2011, p. 23.
41. Les frères al-Surūǧī étaient tous deux *mubāširīn* auprès de ʿUṯmān Katḫudā al-Qāzdaġlī, voir Hathaway, 1997, p. 75 ; Guirguis, 2000, p. 28 ; Armanios, 2011, p. 30.
42. Hathaway 1997, p. 100 ; Armanios, 2011, p. 30.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

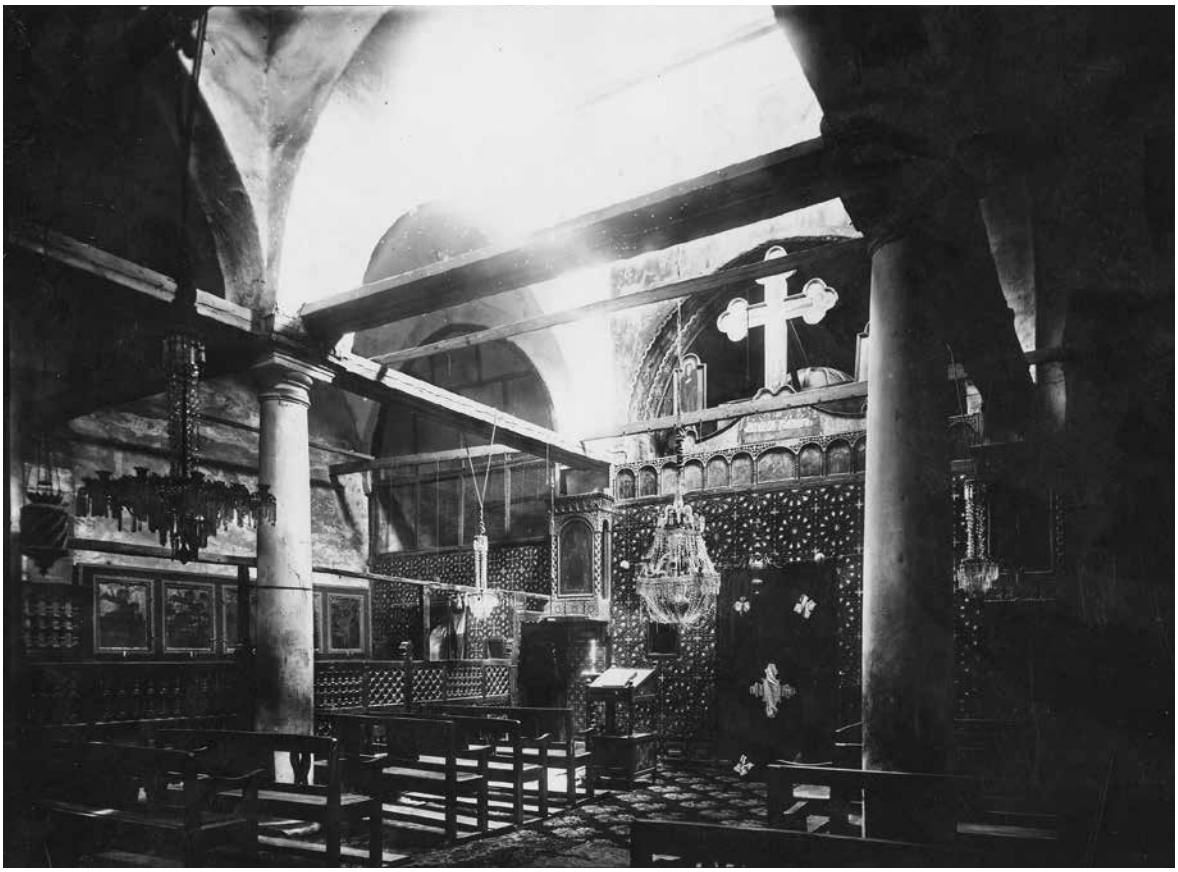
Des édifices à restaurer et à embellir

Les noms laissés par les voyageurs, les auteurs modernes ou les dédicaces permettent de retracer en partie l'histoire et les vicissitudes des monuments du Vieux-Caire. L'église de la Vierge-Marie du monastère Saint-Mercure (Abū Sayfayn) fait, semble-t-il, l'objet d'une reconstruction au XVIII^e siècle[43]. Les frais en auraient été assumés par un « notable copte » originaire de la ville de Damšīr (Moyenne Égypte, gouvernorat de Minyā). Ce serait d'ailleurs ce personnage dont l'identité demeure inconnue qui vaut encore aujourd'hui le surnom à l'église d'« al-Damšīriyya »[44]. Plus au sud, dans la citadelle de Babylone (Qaṣr al-Šamʿ), l'église de la Vierge-Marie connue sous le nom de Qaṣriyyat al-Rīḥān[45] semble avoir été reconstruite dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, selon les auteurs modernes[46]. L'édifice a entièrement disparu dans un incendie probablement provoqué par un problème électrique en 1979, mais les différents témoignages et descriptions permettent d'en savoir un peu plus sur cette reconstruction. Charalambia Coquin mentionne ainsi un lectionnaire qui était conservé dans la bibliothèque de l'église dans les années 1970 et qui portait la mention du responsable des travaux du bâtiment, *al-muʿallim* ṣalīb ʿAbd al-Masīḥ. Cette note, outre le nom du scribe Nasīm Abādīr al-Abū Tīğī, indique également la date de 1495 de l'ère de Dioclétien (1778 de notre ère) pour ces travaux d'embellissement[47]. Cette datation est par ailleurs confirmée par la lecture de l'inscription en arabe de l'iconostase donnée par Marcus Simaïka Pacha, 1491 de l'ère de Dioclétien (1775), ou encore les icônes réalisées pour l'occasion entre 1778 et 1783 (fig. 3)[48]. Cet ensemble de peintures a été réalisé par le peintre Yūḥannā al-Armanī al-Qudsī lors de la restauration de ce bâtiment. Les icônes ont toutes été détruites lors de l'incendie de l'église mais les descriptions et les photographies permettent très clairement de les identifier. Simaïka Pacha, Cawthra Mulock et Martin Telles Langdon mentionnent dans leurs publications respectives les panneaux figurant saint Mercure (1778), le Baptême du Christ (1780), les prophètes Abraham, Isaac et Jacob (1781), saint Barsoum le dénudé (1781, fig. 4), saint Phoibammon (1781), saint Justus le Stratélate et son fils saint Apoli (1781), saint Ménas (1781)[49]. Le panneau figurant saint Georges (1778) est le seul issu de cette grande campagne de travaux de la fin du XVIII^e siècle à être encore conservé aujourd'hui. Encore présent

43. La fondation de l'édifice est, quant à elle, à envisager très certainement après la conquête arabe.
44. Butler, *The Ancient Coptic Churches*, I, p. 149 ; Simaïka, 1937, p. 83 ; Burmester, 1955, p. 53 ; Habib, 1967, p. 79 ; Coquin, 1974, p. 50 ; Meinardus, 1999, p. 190.
45. Cette référence au pot de basilic (*Qaṣriyyat al-Rīḥān*) est sans doute en lien avec la présence grecque melkite en cet édifice sous l'évêché d'Arsenius et le califat d'al-Ḥākim. Selon Otto Meinardus, le basilic est une référence à la plante utilisée pour la bénédiction de l'eau le premier jour de chaque mois tandis que le pot est une métaphore pour la Vierge Marie, le vaste contenant l'odeur céleste, le Christ, voir Meinardus, 1999, p. 187.
46. Saxe, 1930, p. 14 ; Simaïka, 1937, p. 72 ; Loukianoff, 1953, p. 27 ; Burmester, 1955, p. 36 ; Cramer, 1959, p. 24 ; Habib, 1967, p. 44 ; Khater, Burmester, 1973, p. VII-VIII ; Coquin, 1974, p. 140-141 ; Meinardus, 1999, p. 186-187.
47. Il s'agissait du manuscrit 45, Lit. 34, f° 387r°, aujourd'hui détruit, voir Khater, Burmester, 1973, p. 21.
48. Simaïka, 1937, p. 72-73.
49. Simaïka, 1937, p. 72-73 ; Mulock, Langdon, 1946.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

dans l'église au Caire au lendemain de la seconde guerre mondiale[50], il est aujourd'hui en dépôt au Musée copte du Canada à Toronto[51]. Toutes ces icônes sont signées et datées par Yūḥannā al-Armanī, mais le peintre indique également le nom d'un certain *muʿallim* Anṭūn, fils du prêtre Sulaymān Abū Ṭaqiyya, commanditaire des œuvres.

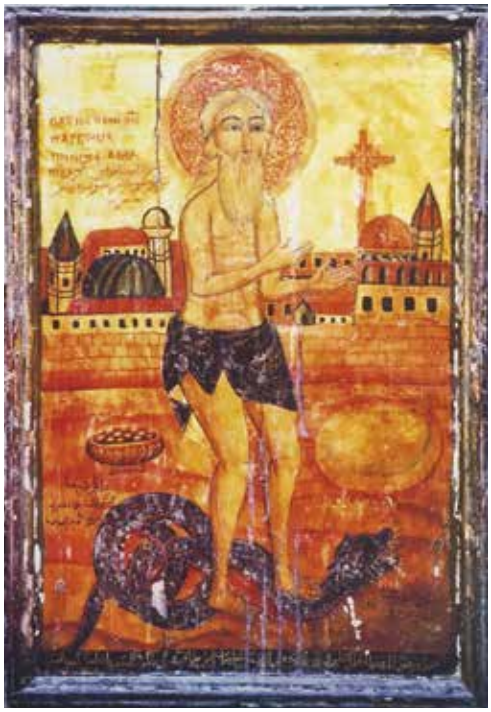


© Ministère des Antiquités.

Fig. 3. Vue intérieure de l'église de la Vierge-Marie de Qaṣriyyat al-Rīḥān, Anonyme.
Archives du Comité de conservation des monuments de l'art arabe, début du xx[e] siècle, Le Caire, Centre d'enregistrement des monuments islamiques et coptes (*Markaz tasǧīl al-aṯār al-islāmiyya wa-l-qibṭiyya*).

50. Sa présence est avérée par la publication de C. Mulock et M.T. Langdon. Mulock, Langdon, 1946, p. 46-47.
51. Moussa, 2016, p. 6. Je remercie chaleureusement M[me] Helene Moussa, conservateur du Musée copte du Canada à Toronto, pour les informations fournies sur cette icône.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net



© Nabil Mankabadi.

Fig. 4. Saint Barsoum le dénudé
par Yūḥannā al-Armanī al-Qudsī, 1781, Le Caire,
église de la Vierge-Marie de Qaṣriyyat al-Rīḥān.

Les icônes réalisées au XVIII^e siècle pour les églises du Caire se révèlent être de grandes sources d'informations sur les commanditaires, donateurs ou mécènes de l'époque ottomane. À l'instar de l'exemple de l'église de Qaṣriyyat al-Rīḥān, les inscriptions peintes sous les saintes images permettent de retracer un moment de vie, une trace historique et un témoignage artistique. La plupart des icônes coptes peintes au Caire dans la seconde moitié du XVIII^e siècle l'ont été par deux hommes : Ibrāhīm al-Nāsiḫ (mort en 1785) et Yūḥannā al-Armanī al-Qudsī (mort en 1786). Le premier est un artiste égyptien copte, enseignant, scribe et enlumineur dont l'activité connue remonte à 1732[52]. Outre ses propres productions de manuscrits et d'icônes, Ibrāhīm est également un associé de Yūḥannā. Leurs noms sont liés dans de nombreuses œuvres entre 1740 et 1765 puis de manière plus sporadique. Le second, issu d'une famille originaire d'Arménie, est un peintre d'icônes dont le travail particulièrement fécond a contribué à l'essor du renouveau de l'art chrétien en Égypte ottomane[53]. Cet âge d'or atteint grâce aux deux artistes mêle tradition, dans l'approche byzantine de l'icône, et innovation, par des nouveautés artistiques en Égypte issues du Levant et d'Europe[54].

Ibrāhīm al-Nāsiḫ était déjà bien connu de la sphère artistique copte lors de l'apparition de l'activité de Yūḥannā en 1740. Il rédigea ainsi, peu avant 1740, un manuscrit, toujours

52. Guirguis, 2004, p. 939-952.
53. Guirguis, 2008.
54. Auber de Lapierre, 2015, p. 27-42.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

conservé dans le monastère de Saint-Paul près de la mer Rouge, renseignant l'inauguration et la consécration de l'église de l'Archange-Michel-et-Saint-Jean-Baptiste en présence d'un administrateur copte mentionné plus haut, Ǧirǧis Abū Yūsuf al-Surūǧī[55]. En 1740, il apparaît dans une juridiction en faveur d'un personnage copte influent dont les contacts directs avec le patriarche Yūḥannā XVII (1726-1745) sont connus. Ibrāhīm al-Nāsiḫ et Yūḥannā al-Armanī étaient engagés dans plus d'un chantier en même temps faisant aussi bien œuvre de peintres, de maîtres d'ateliers que de décorateurs. Ils peignaient ainsi des icônes sur bois, des *ciboria*[56], des objets liturgiques[57] mais également des décors muraux pour des églises ou des demeures de notables de haut rang[58].

Yūḥannā al-Armanī al-Qudsī laisse un ensemble considérable de peintures réalisées en un demi-siècle. J'ai pu identifier deux cent trois panneaux signés de sa main et encore conservés en Égypte, tandis qu'un nombre équivalent de peintures non signées peut être attribué à sa main ou à celle de ses élèves. Mais au-delà des chiffres, ce qui fait l'originalité de cette peinture est l'emprunt de motifs à l'art occidental. Vivant à deux pas de la mission catholique franciscaine au Caire, Yūḥannā al-Armanī y trouve une partie de son inspiration dans les ouvrages liturgiques imprimés en Europe (Amsterdam, Paris, Rome, Venise) ou dans l'empire Safavide (Nouvelle-Djoulfa). Délaissant les textes en latin, arabe ou arménien, le peintre se concentre sur les estampes gravées. C'est alors que Pierre de Cortone (1596-1669) ou Antonio Tempesta (1555-1630) s'invitent dans l'art copte. Le cycle de la vie de saint Jean-Baptiste réalisé par Yūḥannā al-Armanī en 1777 et conservé dans l'église de la Vierge-Marie al-Muʿallaqa en est l'un des plus vibrants témoignages[59].

Cet édifice a été élevé sur le bastion méridional de la citadelle de Babylone entre la fin du VII^e^ et le début du VIII^e^ siècle[60]. Un manuscrit du Musée copte mentionne des travaux de constructions et de réparations réalisés sous le patriarcat de Yūḥannā XVI (1676-1718), durant lesquels plusieurs miracles survinrent[61]. Charalambia Coquin, d'après Raouf Habib, indique également que des travaux ont été réalisés à partir de 1775, mais aucune source écrite ne vient corroborer cette date[62]. Toutefois, cette restauration est parfaitement attestée par les nombreuses icônes peintes par Yūḥannā al-Armanī al-Qudsī qui décorent encore aujourd'hui l'église. Celle-ci ne compte pas moins de quarante et une icônes signées par Yūḥannā al-Armanī, auxquelles il convient d'en ajouter neuf qui lui sont attribuées. Ces images sont parmi les plus remarquables de l'église ; elles ornent les murs, mais surtout les parties

55. Bibliothèque du monastère de Saint-Paul près de la mer Rouge, ms 117 Historica.
56. Ibrāhīm al-Nāsiḫ fit une note à ce propos dans un manuscrit copié en 1765, bibliothèque de l'église d'Abū Sayfayn, ms 19 Liturgica, f° 172r°.
57. On peut citer à titre d'exemple le trône de calice attribué à Yūḥannā al-Armanī et conservé au Musée copte : M.C. 1174. Moorsel, Immerzeel, Langen, 1994, p. 40-41.
58. *Maḫkamat al-Ṣāliḥ*, *siǧǧil* 263, dossier 171, p. 67 ; dossier 182, p. 74.
59. Auber de Lapierre, 2016, p. 231-250.
60. Sheehan, 2010, p. 82-84.
61. Musée copte, M.C. 202 : Graf, 1934, p. 37-38, n° 99 ; Simaïka, 1939, p. 96-97, n° 202.
62. Auber de Lapierre, 2016, p. 233 ; Coquin, 1974, p. 69 ; Habib, 1967, p. 21.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

hautes des trois iconostases principales dédiées à la Vierge Marie au centre, à saint Georges au nord et à saint Jean-Baptiste au sud. À l'exception de deux panneaux figurant saint Claude le Stratélate (1774) et sainte Damienne et les quarante vierges (v. 1770) dédiés respectivement par Anṭūn al-Maṣrī et Ǧirǧis Mīḫā'īl al-Fīḍāwī, la grande majorité a été financée et réalisée entre 1776 et 1779 par le *muʿallim* ʿUbayd Abū Ḫuzām, en mémoire de ses parents, des membres de sa famille et de sa défunte fille Maryam. Les inscriptions dédicatoires sont identiques sur les différents panneaux et apparaissent souvent au même endroit que la signature du peintre et l'apposition de l'année[63]. Dans le cas de l'icône centrale de la *Deesis* figurant le Christ trônant (fig. 5), elle est formulée ainsi :

أذكر يا رب المهتم المعلم عبيد ابو خزام ووالديه وأهل بيته وبنته المرحومة مريم في ملاكوتك. أمين.

Souviens-toi, ô Seigneur bien attentionné, de maître ʿUbayd Abū Ḫuzām, de ses parents, des gens de sa maison et de sa fille défunte Maryam dans Ton Royaume. Amen.

Malheureusement, aucune information ne nous est parvenue sur la fonction de cet homme ni sur son parcours personnel. La seule indication supplémentaire que nous apprennent les icônes sur le généreux donateur est qu'il fait réaliser par Yūḥannā al-Armanī en 1783 un panneau figurant saint Onuphre l'Anachorète[64], qu'il dédie à sa fille défunte Maryam mais également à sa femme qu'il vient sans doute de perdre.



© Julien Auber de Lapierre.

Fig. 5. Le Christ trônant (détail de la *Deesis*) par Yūḥannā al-Armanī al-Qudsī, 1777, sanctuaire de la Vierge-Marie, Le Caire, église de la Vierge-Marie al-Muʿallaqa.

63. Celle-ci apparaît indifféremment dans l'ère de l'Hégire ou dans l'ère de Dioclétien.
64. Mulock, Langdon, 1946, p. 60-61.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Dans l'église Saint-Mercure (Abū Sayfayn) du monastère éponyme, un impressionnant ensemble de soixante-cinq panneaux illustrant soixante-trois scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament parcourait jusque récemment une partie de l'édifice depuis l'iconostase du sanctuaire principal jusqu'à l'écran qui séparait dans la nef la partie réservée aux hommes et celle réservée aux femmes[65]. C'est sur ces icônes que s'exprime toute l'inventivité de Yūḥannā al-Armanī et de son atelier. Au-delà des compositions qui restent ancrées dans la tradition byzantine (*L'Annonciation*, *La Nativité* ou *La Visitation*, fig. 6), le peintre explore son goût occidentaliste avec *Élie emporté au ciel donne son manteau à Élisée* (fig. 7) *Les Trois Hébreux dans la fournaise* (fig. 8) ou *Jonas rejeté par le monstre marin* (fig. 9). Les costumes, les couronnes ou encore le navire sont autant de références à une Europe que le peintre n'avait pu explorer que grâce à l'imprimerie. C'est également par ce travail de miniaturiste qu'il s'essaie à ses premières références à l'Égypte antique : un pharaon à la longue barbe se reconnaît à peine dans *L'Engloutissement du pharaon dans la mer Rouge* tandis que les trois pyramides de Ǧīza font pour la première fois leur apparition dans l'art copte ottoman avec *Le Repos pendant la Fuite en Égypte* (fig. 10). L'église Saint-Mercure était déjà un chantier connu pour Ibrāhīm al-Nāsiḫ et Yūḥannā al-Armanī[66], mais ce dernier réalise avec cet ensemble considérable l'un des exploits de sa carrière. Signé et daté de 1777, le cycle porte également le nom d'un donateur, *al-muʿallim* Luṭfallāh Mīḫāʾīl Šākir. Son nom apparaît aussi sur une pièce maîtresse de l'édifice, l'icône de saint Mercure peinte par Yūḥannā al-Armanī en 1772 (fig. 11)[67]. Le saint y est représenté à cheval dans un paysage vallonné. Nimbé, il tient dans ses mains deux sabres à lames courbes croisés au-dessus de sa tête (*Abū Sayfayn*) et une lance crucigère plantée dans la tête de l'empereur Julien l'Apostat placé en partie inférieure. Mêlant inspirations persanes, par les cartouches végétaux et géométriques dorés, et art militaire ottoman, cette icône est encore en place dans la *maqṣūra* entièrement polychrome réalisée pour elle au XVIII^e siècle. Des panneaux attribués à Yūḥannā, datés de 1778 et placés au sommet d'une autre iconostase reçoivent également la dédicace du bienfaiteur[68].

65. Les récents travaux dans l'église opérés sous l'autorité du ministère égyptien des Antiquités et du Patriarcat copte orthodoxe ont supprimé cette division et totalement réorganisé la disposition des icônes. L'édifice restauré a été inauguré par le patriarche Tawāḍrūs II en 2017.

66. Ibrāhīm al-Nāsiḫ et Yūḥannā al-Armanī al-Qudsī ont signé une *Deesis* sur onze panneaux pour l'église Saint-Mercure en 1165 de l'Hégire, 1468 de l'ère de Dioclétien (1751/1752). Toujours installée en partie supérieure de l'iconostase du sanctuaire principal, l'inscription indique que les panneaux ont été consacrés par le patriarche Marc VII (1745-1769).

67. Butler, *The Ancient Coptic Churches*, I, p. 83-84 ; Simaïka, 1937, p. 82 ; Mulock, Langdon, 1946, p. 40-41 ; Atalla, 1998, vol. 1, p. 86-87 ; Ludwig, 2007, p. 103 ; Guirguis, 2008, s.p. ; Loon, 2013, p. 187.

68. Il s'agit d'une Vierge et l'Enfant entourée des quatre archanges (Gabriel, Michel, Raphaël et Uriel) et des saints Pierre et Paul.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net



© Leyde, Centre Paul-van-Moorsel – Mat Immerzeel.

Fig. 6. *La Visitation* par Yūḥannā al-Armanī al-Qudsī, 1777, Le Caire, église Saint-Mercure.



© Leyde, Centre Paul-van-Moorsel – Mat Immerzeel.

Fig. 7. *Élie emporté au ciel donne son manteau à Élisée* par Yūḥannā al-Armanī al-Qudsī, 1777, Le Caire, église Saint-Mercure.



© Leyde, Centre Paul-van-Moorsel – Mat Immerzeel.

Fig. 8. *Les Trois Hébreux dans la fournaise* par Yūḥannā al-Armanī al-Qudsī, 1777, Le Caire, église Saint-Mercure.



© Leyde, Centre Paul-van-Moorsel – Mat Immerzeel.

Fig. 9. *Jonas rejeté par le monstre marin* par Yūḥannā al-Armanī al-Qudsī, 1777, Le Caire, église Saint-Mercure.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net



© Ashraf Farres.

Fig. 10. *Le Repos pendant la Fuite en Égypte* par Yūḥannā al-Armanī al-Qudsī, 1777, Le Caire, église Saint-Mercure. (*Reproduced by permission of the American Research Center in Egypt, Inc. (ARCE). This project was funded by the United States Agency for International Development (USAID)*).

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net



© Julien Auber de Lapierre.

Fig. 11. Saint Mercure par Yūḥannā al-Armanī al-Qudsī, 1772, Le Caire, église Saint-Mercure.

Ibrāhīm et Ǧirǧis al-Ǧūharī : deux frères à l'orée d'une identité copte

Les mécènes coptes les plus prolixes en cette fin du XVIII^e siècle sont les frères Ibrāhīm et Ǧirǧis al-Ǧūharī, respectivement décédés en 1795 et 1810[69]. Ils ont grandi dans une famille du Caire dans un relatif dénuement – leur père était tisserand. Élèves brillants en écriture et en arithmétique, ils étudient à l'école patriarcale. Ibrāhīm est très vite remarqué par le patriarche Yūḥannā XVIII (1769-1797) qui en fait l'un de ses secrétaires. Il passe ensuite au service de l'administrateur financier *al-muʿallim* Rizqallāh (Rizq) al-Badawī, un autre chrétien influent de la période[70]. Sa renommée dépasse rapidement la sphère copte et il est repéré par le mamelouk Ibrāhīm Bey qui décide de lui confier la charge de *Raʾīs al-Kuttāb*. Son frère Ǧirǧis suit les traces laissées par son aîné et est nommé doyen des coptes. Contraint de servir les Français à partir de 1798 lors de l'expédition de Bonaparte, il est nommé « contrôleur général »

69. La sépulture des frères al-Ǧūharī se trouve dans le Vieux-Caire, près de l'église Saint-Georges. Son emplacement est marqué par une stèle, enchâssée dans le mur, inscrite en copte et en arabe et surmontée d'une chapelle, voir Ludwig, 2007, p. 106-107 ; Ludwig, Jackson, 2013, p. 136-137.
70. Guirguis, 2008, p. 73 ; Armanios, 2011, p. 30-31.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

de l'administration des Taxes et Finances selon John Keith, secrétaire de l'amiral britannique Sidney Smith (1764-1840)[71]. Quelques mois après la constitution d'un *dīwān* par le général Bonaparte visant à réunir les personnalités « les plus capables pour administrer les affaires »[72] et dans lequel il est inclus, le chroniqueur et historien ʿAbd al-Raḥmān al-Ǧabartī nous en donne une description lors de la fête de la République au Caire en 1798[73] :

> Ils [les Français] invitèrent cheikhs et notables, musulmans, coptes ou syriens, à se réunir à la demeure du général Bonaparte. Ils y passèrent une partie de la journée. Pour une telle circonstance, les invités avaient revêtu des costumes de parade. Maître Georges al-Djawhrî portait une pelisse (*kurka*) avec des broderies de paillettes d'or et d'argent sur mousseline, qui lui couvrait les épaules et descendait jusqu'aux manches ; sa poitrine était ornée de la même mousseline avec des broderies en forme de soleil et des boutons. Philothéos [son assistant] était habillé de la même manière. Tous portaient des turbans de cachemire, montaient de magnifiques mules et paraissaient, en ce jour, extrêmement heureux.

Cette mise qu'il lui aurait été impossible de porter sous l'administration du *wālī* montre l'intérêt que les Français ont pour les chrétiens en terre d'Islam. Cette reconnaissance sociale met également en avant la revendication nouvelle d'égalité et de fraternité que ce corps expéditionnaire veut proclamer au-delà de la France. Ǧirǧis al-Ǧūharī, du fait de sa place au *dīwān* et de la notoriété familiale, est à ce titre le seul grand notable copte dont nous connaissons le portrait (fig. 12). Affublé d'une large tunique et d'un châle, il y est coiffé d'un turban de cachemire rouge. Portant une imposante barbe, il dirige vers sa bouche l'extrémité du *cubuk* qu'il fume. Ce tableau a été réalisé en France par le peintre Michel Rigo (1770-1815), membre de l'expédition d'Égypte, d'après les dessins qu'il avait réalisé sur place[74]. Le portrait peint sur toile, tout comme l'ensemble de la série des cheikhs du *dīwān* par Rigo, a été commandé par Napoléon Bonaparte et placé au château de Malmaison où il se trouve toujours[75]. L'exotisme de tels portraits faisant l'admiration des visiteurs. Eugène de Beauharnais, le maréchal Louis-Alexandre Berthier ou encore le maréchal Jean-Baptiste Bessières en commandèrent des copies dont une version de l'intendant copte est conservée au château de Versailles[76].

71. Kléber, *Kléber en Égypte*, IV, p. 688. John Keith, dans son échange épistolaire avec le commodore précise également le nom de l'assistant de Ǧirǧis al-Ǧūharī : « Mallem Filtaous [...] the most honest man and the best informed in the affairs of Finance of Egypt ».

72. Al-Ǧabartī, *Journal*, p. 37.

73. Al-Ǧabartī, *Journal*, p. 55.

74. Le dessin de Ǧirǧis al-Ǧūharī par Michel Rigo est actuellement déposé à Paris au musée de l'Armée.

75. Rueil-Malmaison, musée national des châteaux de Malmaison et Bois-Préau, M.M.40.47.178.

76. Versailles, musée national des châteaux de Versailles et de Trianon, MV 6834. voir Constans, 1980, nº 3897.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net



© Rmn-Grand Palais (musée des châteaux de Malmaison et de Bois-Préau)/Gérard Blot.

Fig. 12. *Le Cheikh Guerguess El-Gohari* par Michel Rigo, première moitié du XIX^e siècle, Rueil-Malmaison, musée national des châteaux de Malmaison et de Bois-Préau.

Un témoignage du général Jean-Baptiste Kléber (1753-1800), commandant de l'armée d'Égypte, montre que Ǧirǧis al-Ǧūharī était placé dans les plus hautes sphères du pouvoir et des décisions[77]. Toutefois, ce rôle important lui a également apporté certaines déconvenues notamment d'un point de vue politique et économique du fait d'être en charge de la collecte des

77. « Le général en chef Kléber au cheikh Hassan Toubar. Le 18 nivôse an VIII (8 janvier 1800). J'ai reçu votre lettre en réponse à celle que je vous ai fait écrire par Moallem Guergues [Ǧirǧis al-Ǧūharī] et j'en ai compris le contenu. Ce qu'il vous avait écrit de ma part n'était qu'un avertissement amical, et vous ne deviez nullement vous en affliger, car vous devez connaître combien je vous aime et combien je suis porté à vous faire du bien. Les Mamlouks et Osmanlis ayant par la plus lâche des trahisons et en méconnaissant tous les usages et droits de la guerre, surpris le fort d'El-Arich, nous n'avons plus à nous occuper que de l'approvisionnement de Katieh. Je vous engage à y mettre le plus grand zèle et à seconder de tous vos moyens l'ordonnateur de Damiette qui est chargé de cet objet. Rappelez-vous sans cesse que votre sort et votre bonheur sont liés à nos succès et que quelque promesse qu'on puisse vous faire de la part des beys, même du Grand Vizir, vous n'aurez jamais à attendre d'eux que peines et châtiments. » Kléber, *Kléber en Égypte*, III, p. 416.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

impôts pour l'administration française. Kléber laisse ainsi une lettre sans détour témoignant du traitement des Égyptiens[78] et de ce qui aurait pu advenir à Ǧirǧis al-Ǧūharī[79]. Par la suite, le départ en ordre dispersé des Français d'Égypte a également mis en difficulté l'intendant copte qui se vit alors reprocher de la part des musulmans, comme au temps des Croisades, sa foi chrétienne et donc son accointance avec les autorités occupantes[80]. Néanmoins, sa parfaite maîtrise des arcanes de l'administration égyptienne lui permit très vite de rebondir et de s'imposer dans les différents gouvernements de transition[81] jusqu'à la mise en place de celui de Muḥammad ʿAlī Pacha (1769-1849) en 1804[82].

Malgré les allégations des beys et des émirs sur une possible « inclination pour l'islam », les frères Ibrāhīm et Ǧirǧi al-Ǧūharī, tous deux grands mécènes, vont user de leur influence politique et économique et la mettre, ainsi que leur fortune, au profit de l'Église copte. Les différentes autorisations étant relativement simples à obtenir pour les deux hommes, c'est d'abord dans la construction qu'ils vont s'illustrer.

78. Louca, 2006, p. 29-38.

79. « Le général en chef Kléber au général Dugua. Le 24 nivôse an VIII (14 janvier 1800). Au reçu de la présente, citoyen général, vous ferez arrêter l'intendant général Copte [Ǧirǧis al-Ǧūharī], auquel vous ferez couper la tête le quatrième jour de son arrestation si, le troisième au soir, il n'a versé dans la caisse du payeur général la somme de 600 000 livres. Cet ordre est de rigueur, et vous seriez responsable de sa non-exécution. Vous ferez aussi arrêter et conduire à mon quartier général sous bonne escorte, soit Moallem Filtaous, soit Moallem Yaqoub, afin que j'aie quelqu'un de ces gens-là près de moi, qui puisse répondre des sottises des autres. P.S. Il est entendu que ces 600 000 livres devront être regardées comme un acompte des 850 000 qu'ils se sont engagés à faire verser successivement, et chaque mois, dans la caisse, sur les revenus des provinces. » Kléber, *Kléber en Égypte*, III, p. 447-448.

80. « […] Quant aux chefs des Coptes, comme Georges al-Gawharî, Faltaos, Mâlatî, ils demandèrent l'*amân* aux porte-parole des musulmans, car ils étaient assiégés dans leurs demeures, où ils se trouvaient ; ils craignaient, en effet, pour leurs biens, s'ils abandonnaient les lieux et s'enfuyaient. On leur accorda l'*amân*. Ils se rendirent auprès du Pacha, du katkhudâ et des émirs, mettant à leur disposition leur fortune et tout le nécessaire. » Al-Ǧabartī, *Journal*, p. 214. Niqūlā ibn Yūsuf al-Turk (1763-1828), dit Nicolas Turc, poète druse converti à la foi catholique, se fait également l'écho dans sa *Chronique* des exactions et de l'état du Caire après le départ des Français : « [L'hôtel de Mohammed Pacha] fut donc incendié jusqu'aux fondations, complètement rasé : ne restaient que les tours, le mur d'enceinte, l'okelle, en somme les bâtiments nouveaux fondés par Mohammed pacha, lesquels ne furent atteints ni par l'incendie ni par la destruction. Un certain nombre de maisons coptes avoisinant ce palais furent mises à sac, celle du sieur Guirguis Gauhari notamment, et bien d'autres comme celles du receveur des finances et du chef interprète. » Turc, *Chronique d'Égypte*, p. 160.

81. Il échappa toutefois à une tentative d'assassinat en 1803, Turc, *Chronique d'Égypte*, p. 207-208.

82. Il semble que l'installation du nouveau pacha à la tête du pays lui valut un court séjour dans les geôles de la Citadelle du Caire. Guirguis, Van Doorn-Harder, 2011, p. 50. « Taher pacha fit rechercher le sieur Guirguis Gauhari, le Copte le plus éminent qui se trouvât alors sur tout le territoire égyptien et qui, au surplus, détenait toute la comptabilité publique. Il avait été l'objet d'une considération particulière de la part du grand vizir, qui lui avait décerné une pelisse et lui avait dit : "Tu es l'Égyptien le plus apprécié de la Sublime Porte, parce qu'il est parvenu aux oreilles du gouvernement que tu as l'inclination pour l'islam. On n'ignore pas en outre les services que tu as rendus aux musulmans lors de l'occupation du pays par les infidèles. De toute façon, tu peux être assuré de nos égards et de notre garantie." À la suite de quoi, la situation de Guirguis Gauhari n'avait fait que grandir sous Mohammed pacha. Taher pacha l'envoya donc chercher et le rassura : "Tu seras dédommagé, avec la permission de Dieu, du pillage de ta demeure." » Turc, *Chronique d'Égypte*, p. 162.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Magdi Guirguis fait état d'une série de quatre manuscrits de l'administration des Waqfs consacrés à la résidence patriarcale de ḥārat al-Rūm, utilisée de Matthieu IV (1660-1675) à Marc VIII (1797-1810), près de Bāb Zuwayla[83]. Les trois premiers textes mentionnent, de manière habituelle dans l'administration, le statut des terrains, leurs descriptions et usages, mais le quatrième document, au-delà de ces usages, indique le nom des frères al-Ǧūharī. Ce manuscrit[84], daté de 1195/1781, reprend la description du bâtiment et des terrains et insiste sur les frais d'entretiens assumés par la fratrie au bénéfice du patriarche Jean XVIII. Ils profitent sans doute d'ailleurs de leur position pour agrandir la résidence. Pourtant le climat hostile envers les coptes après le départ des Français contraint le patriarche à quitter sa demeure pour emménager dans le quartier d'al-Azbakiyya, jugé plus sûr. Là encore, c'est Ibrāhīm al-Ǧūharī qui se charge de l'achat du terrain et c'est son cadet qui s'occupe de la construction d'une résidence et de la cathédrale Saint-Marc[85]. L'ensemble, construit à partir de 1800[86], a depuis laissé place à de nouveaux bâtiments réalisés sous les patriarcats de Cyrille IV (1854-1861) et de Déméter II (1861-1870). Le seul édifice en ce lieu encore existant et financé par l'intendant est l'église Saint-Étienne, au nord de la cathédrale[87].

Toutefois, si les icônes réalisées pour la cathédrale Saint-Marc d'al-Azbakiyya ont été détruites selon la volonté du patriarche Cyrille IV afin d'en renouveler le goût, deux panneaux en sont peut-être encore les uniques survivants. Le premier est conservé au Musée copte du Caire et représente les apôtres Philippe et Barthélemy, figurés debout, de face, sous deux arcatures aux écoinçons ornés de croix (fig. 13)[88]. Attribué à Yūḥannā al-Armanī al-Qudsī et daté des années 1780, le panneau semble orphelin d'un plus grand ensemble placé originellement au sommet d'une iconostase avec les dix autres compagnons du Christ et la Vierge et l'Enfant au centre[89]. Marcus Simaïka Pacha mentionne dans l'inventaire du musée que le panneau provient de l'ancienne cathédrale Saint-Marc sans plus de précisions[90]. L'attribution, la datation et la localisation semblent alors converger vers la possibilité d'un vestige du décor de la cathédrale commandité par les frères al-Ǧūharī. Cette hypothèse est d'autant plus confortée par une icône de la Vierge *Hodegetria*, conservée dans l'église Saint-Étienne d'al-Azbakiyya qui est signée par Yūḥannā al-Armanī et dont la dédicace mentionne les noms des deux frères[91].

Outre les terrains et les bâtiments, l'icône assure la perpétuité visible de l'intercession auprès de Dieu. Elle est le moyen de se faire remarquer aussi bien auprès du Seigneur que de la population chrétienne du Caire. La dédicace en faveur du donateur exprime son désir

83. Guirguis, 2015, p. 191-216 ; Auber de Lapierre, 2017, p. 235-266.
84. Le Caire, Patriarcat copte orthodoxe, inv. D 463.
85. Meinardus, 1999, p. 196-197 ; Ludwig, Jackson, 2013, p. 174.
86. Seule la construction de la cathédrale avait dû être envisagée dans un premier temps.
87. Meinardus, 1999, p. 197.
88. Le Caire, Musée copte, M.C. 3430 : Simaïka, 1937, p. 48 ; Moorsel, Immerzeel, Langen, 1994, p. 43-44.
89. Des exemples similaires du XVIII^e siècle sont encore conservés *in situ* dans les églises Saint-Ménas de Fum al-Ḫalīǧ ou Saints-Cyr-et-Jean (Bābilyūn al-Daraǧ) au Caire.
90. Simaïka, 1937, p. 43. Les deux seules inscriptions du panneau ne font qu'identifier les saints.
91. Atalla, 1998, vol. 2, p. 25.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net



© Musée copte, Le Caire., Hans Hondelink.

Fig. 13. Saint Philippe et Saint Barthélemy, attribué à Yūḥannā al-Armanī al-Qudsī, v. 1780, ancienne cathédrale Saint-Marc d'al-Azbakiyya, M.C. 3430, Musée copte, Le Caire.

d'invoquer ses louanges pour soi-même et sa famille et de s'assurer une place de choix au Ciel le moment venu. Les noms des frères al-Ǧūharī sont dispersés un peu partout dans les églises du Caire prouvant ainsi leur bonne fortune, mais aussi cette volonté de redistribution à leurs coreligionnaires. Le nom d'Ibrāhīm est ainsi peint sur deux panneaux attribués à Yūḥannā al-Armanī et datés de 1493 de l'ère de Dioclétien (1777). Ils sont réalisés pour le sanctuaire de saint Mercure que le *mubāšir* fait réaménager dans l'église de la Vierge-Marie de Ḥārat Zuwayla. La première icône figure la Vierge et l'Enfant, les archanges Michel et Uriel, et saint Pierre. La seconde représente les archanges Gabriel et Raphaël, et saint Paul. À l'instar du panneau orphelin sur lequel sont peints les saints Philippe et Barthélemy, ces images font partie du décor plus vaste d'une iconostase. L'ensemble démembré est aujourd'hui complété par des images de mêmes types peintes par Yūḥannā al-Armanī, mais où les détails et les couleurs dénotent une certaine hétérogénéité.

La plus grande réunion d'icônes offertes par Ibrāhīm al-Ǧūharī est conservée au Caire dans l'église Saint-Ménas de Fum al-Ḫalīǧ. Faisant œuvre de véritable mécène, c'est l'ensemble du décor intérieur qui est financé par le généreux donateur. En premier lieu, il s'agit de la *Deesis*, aujourd'hui démantelée dans les bas-côtés de l'édifice, représentant : le Christ, la Vierge Marie, saint Jean-Baptiste, les archanges Michel et Gabriel, saint Jean l'Évangéliste, saint Marc, saint Matthieu, saint Luc, saint Pierre et saint Paul. Les panneaux sont datés de 1489 de l'ère de Dioclétien et signés par Yūḥannā al-Armanī. Les dédicaces sont réservées au

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

donateur seul (Gabriel), ou bien au donateur et à son frère Ǧirǧis (Jean-Baptiste, Marc), ou bien au donateur, à son frère et à ses parents (Paul, fig. 14). Toutefois, le financement des panneaux est clairement exprimé sur l'icône centrale figurant le Christ : « Celui qui est à l'origine de ces onze icônes est *al-muʿallim* Ibrāhīm al-Ǧūharī. Récompense, Ô Seigneur, dans Ton Royaume[92] ».



© Ezzat Labib.

Fig. 14. Saint Paul (détail de la *Deesis*) par Yūḥannā al-Armanī al-Qudsī, 1773, Le Caire, Fum al-Ḫalīǧ, église Saint-Ménas.

L'œuvre la plus marquante de Yūḥannā al-Armanī dans cette église est l'icône principale figurant saint Ménas (fig. 15)[93]. Datée de 1487 de l'ère de Dioclétien (1771), elle est encore placée dans sa *maqṣūra* du XVIII^e^ siècle sculptée en bas-relief et peinte. Le martyr y est peint à cheval dans un paysage verdoyant planté d'arbres. Il est nimbé, porte une barbe et de longs cheveux gris, et tient dans sa main droite une lance crucigère qu'il plante dans la tête d'un démon ailé. Devant le cheval, un juif et un chrétien sont placés devant une petite architecture. Selon la tradition, il s'agit de l'évocation d'un prêt octroyé par le premier au second, dont ce dernier nia l'existence et refusa le remboursement. Le juif fit alors jurer le chrétien sur le tombeau de Ménas provoquant la colère et la vengeance du saint[94]. Ces deux personnages, contrairement à Ménas, sont vêtus de tuniques, de manteaux et de turbans à la mode ottomane contemporaine. L'inscription peinte en partie inférieure rend encore une fois hommage à celui grâce à qui le panneau existe : « Souviens-toi Ô Seigneur de Ton serviteur qui a travaillé dur pour cela *al-muʿallim* Ibrāhīm al-Ǧūharī ».

L'illustration de l'évergétisme dans le monde chrétien égyptien à l'époque ottomane s'inscrit dans cette volonté d'intercession qui s'est largement développée dans l'Empire romain d'Orient. Le donateur byzantin, qu'il soit militaire ou civil, espère par ce moyen obtenir une place de choix pour lui et sa famille au Ciel. Après la Conquête, les chrétiens d'Égypte restent marqués par cette tradition acquise durant la période byzantine. L'exprimant par la peinture, l'architecture, et toutes sortes de donations, ils manifestent ainsi leur attente de bienfaits. Au XVIII^e^ siècle, la population chrétienne en Égypte n'est pas encore réellement groupée en communauté. Toutefois, le contexte économique permet à certains individus de briller dans les plus hautes sphères du pouvoir ottoman. Le mécénat à destination de l'Église permet

92. Shafik, 2008, p. 36.
93. Shafik, 2008, p. 130.
94. O'Leary, *The Saints of Egypt*, p. 194-196.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net



© Julien Auber de Lapierre.

Fig. 15. Saint Ménas par Yūḥannā al-Armanī al-Qudsī, 1771, Le Caire, Fum al-Ḫalīǧ, église Saint-Ménas.

d'une part, de perpétuer la tradition byzantine du donateur et sa volonté d'intercession, mais aussi de donner un souffle nouveau aux chrétiens d'Égypte. En voulant obtenir l'intercession auprès de Dieu, c'est dans un premier temps une intercession auprès du pouvoir des hommes qui s'exprime par le mécénat, dont le témoignage le plus visible pour tous demeure aujourd'hui encore l'icône. Une image du mécénat qui n'est pas si éloignée d'une vision plus septentrionale du siècle des Lumières :

> Que le favori d'Auguste [Mécène] serait surpris de voir son nom si souvent profané, et le ton rampant que les gens de lettres prennent avec ceux qui le portent.
>
> Jean Le Rond d'Alembert, *Essai sur la société des gens de lettres et des grands*, 1753.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Bibliographie

Instruments de travail

Auber de Lapierre, Julien & Jeudy, Adeline, *Catalogue général du Musée copte du Caire – Objets en bois*, vol. 1, BEC 26, Ifao, Le Caire, 2018.

Constans, Claire, *Musée national du château de Versailles : catalogue des peintures*, Réunion des musées nationaux, Paris, 1980.

David-Weill, Jean, *Catalogue général du musée Arabe du Caire, Bois à épigraphes (époques mamlouke et ottoman)*, Imprimerie nationale, Boulac, 1936.

Graf, Georg, *Catalogue des manuscrits arabes chrétiens conservés au Caire*, Studi e Testi 63, Vatican, 1934.

Khater, Antoine & Burmester, Oswald H.E., *Catalogue of the Coptic and Christian Arabic Mss. Preserved in the Library of the Church of the All-Holy Virgin Mary Known as Qasrîat ar-Rihân at Old Cairo*, Publications de la Société d'archéologie copte, Le Caire, 1973.

Moorsel, Paul P.V. van, Immerzeel, Mat & Langen, Linda, *Catalogue général du Musée copte : The Icons*, Supreme Council of Antiquities, Leiden University, Le Caire, 1994.

Pauty, Edmond, *Bois sculptés d'églises coptes : époque fatimide*, Ifao, Le Caire, 1930.

Pauty, Edmond, *Catalogue général du musée arabe du Caire : les bois sculptés jusqu'à l'époque Ayyoubide*, Ifao, Le Caire, 1931.

Saxe, Johann Georg, duc de, *Neue Streifzüge durch die Kirchen und Klöster Ägyptens*, Berlin, 1930.

Simaïka, Marcus H., *Guide sommaire du Musée copte et des principales églises du Caire*, Imprimerie nationale, Le Caire, 1937.

Simaïka, Marcus H., *Catalogue of the Coptic and Arabic Manuscripts in the Coptic Museum, the Patriarchate, the Principal Churches of Cairo and Alexandria and the Monasteries of Egypt*, vol. 1, Government Press, Le Caire, 1939.

Sources imprimées

Abudacnus, Yusuf, *The True History of the Jacobites of Egypt, Lybia, Nubia*, R. Baldwin, Londres, 1692.

Butler, Alfred Joshua, *The Ancient Coptic Churches of Egypt*, 2 vol., The Clarendon Press, Oxford, 1884.

Eutychius, *Annales*, Typographeum Catholicum/ Carolus Poussielgue, Paris, 1906.

al-Ǧabartī, ʿAbd al-Rahman, *Journal d'un notable du Caire durant l'expédition française (1798-1801)*, Joseph Cuoq (éd.), Albin Michel, Paris, 1979.

Kléber, Jean-Baptiste, *Kléber en Égypte, 1798-1800*, Henry Laurens (éd.), Voyageurs 25, III, Ifao, Le Caire, 1995.

Kléber, Jean-Baptiste, *Kléber en Égypte, 1798-1800*, Henry Laurens (éd.), Voyageurs 25, IV, Ifao, Le Caire, 1995.

Lane, Edward William, *An Account of the Manners and Customs of the Modern Egyptians*, The Definitive 1860 Edition, The American University in Cairo Press, Le Caire, New York, 2012.

O'Leary, De Lacy, *The Saints of Egypt*, Society for Promoting Christian Knowledge – The Macmillan Company, Londres, New York, 1937.

Sonnini de Manoncourt, Charles-Nicolas-Sigisbert, *Voyage dans la Haute et Basse Égypte fait par ordre de l'ancien gouvernement*, F. Buisson, Paris, 1799.

Turc, Nicolas, *Chronique d'Égypte, 1798-1804*, Gaston Wiet (éd.), Publications de la bibliothèque privée de S.M. Farouk Ier roi d'Égypte, Ifao, Le Caire, 1950.

Volney, Constantin-François de Chassebœuf de La Giraudais, comte de, *Voyage en Syrie et en Égypte pendant les années 1783, 1784 et 1785*, Desenne & Volland, Paris, 1787.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Études

Armanios, Febe, *Coptic Christianity in Ottoman Egypt*, Oxford University Press, New York, 2011.

Atalla, Nabil Selim, *Coptic Icons*, 2 vol., Lehnert & Landrock, Le Caire, 1998.

Auber de Lapierre, Julien, « Tradition et innovation – la dualité iconographique du peintre Yuhanna al-Armani » *in* Boud'hors, Anne & Louis, Catherine, *Études coptes* XIII, *Quinzième journée d'études (Louvain-la-Neuve, 12-14 mai 2011)*, De Boccard, Paris, 2015, p. 27-42.

Auber de Lapierre, Julien, « La *Vie de saint Jean-Baptiste* par Yūḥannā al-ʿĀrmānī ou la création d'un chef-d'œuvre ottoman » *in* Boud'hors, Anne & Louis, Catherine, *Études coptes* XIV, *Seizième journée d'études (Genève, 19-21 juin 2013)*, De Boccard, Paris, 2016, p. 231-250.

Auber de Lapierre, Julien, « Le Musée copte du Caire, une utopie architecturale », *AnIsl* 50, 2017, p. 235-266.

Baer, Eva, « Fatimid Art at the Crossroads: A Turning Point in the Artistic Concepts of Islam » *in* Barrucand, Marianne, *L'Égypte fatimide, son art et son histoire*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, Paris, 1999, p. 385-394.

Bolman, Elizabeth S., « Veiling Sanctity in Christian Egypt: Visual and Spatial Solutions » *in* Gerstel, Sharon E.J. (éd.), *Thresholds of the Sacred: Architectural, Art Historical, Liturgical, and Theological Perspectives on Religious Screens, East and West*, Dumbarton Oaks Research Library and Collection, Washington D.C., 2006, p. 73-104.

Burmester, Oswald H.E., *A Guide to the Ancient Coptic Churches of Cairo*, Société d'archeologie copte, Le Caire, 1955.

Caillet, Jean-Pierre, « L'image du dédicant dans l'édifice cultuel (IVe-VIIe s.) : aux origines de la visualisation d'un pouvoir de concession divine », *AnTard* 19, 2011, p. 149-169.

Caillet, Jean-Pierre, « L'évolution de la notion d'évergétisme dans l'antiquité chrétienne » *in* Spieser, Jean Michel & Yota, Élisabeth (éd.), *Donation et donateurs dans le monde byzantin*, Desclée de Brouwer, Paris, 2012, p. 11-24.

Coquin, Charalambia, *Les édifices chrétiens du Vieux-Caire*, vol. 1, *BEC* 11, Ifao, Le Caire, 1974.

Cramer, Maria, *Das christlich-koptische Ägypten, einst und heute: eine Orientierung*, Harrasowitz, Wiesbaden, 1959.

Cutler, Anthony, « Gifts and Gift Exchange as Aspects of the Byzantine, Arab, and Related Economies », *DOP* 55, 2001, p. 247-278.

Den Heijer, Johannes, « Wadi al-Natrun and the *History of the Patriarchs of Alexandria* », *Coptica* 2, 2003, p. 24-42.

Eddé, Anne-Marie, *Saladin*, Flammarion, Paris, 2008.

Fournet, Jean-Luc, « L'inscription grecque de l'église al-Muʿallaqa. Quelques corrections », *BIFAO* 93, 1993, p. 237-244.

Gabra, Gawdat & Eaton-Krauss, Marianne, *The Treasures of Coptic Art in the Coptic Museum and Churches of Old Cairo*, The American University in Cairo Press, Le Caire, New York, 2006.

Giros, Christophe, « Le statut de la donation à Byzance : rhétorique et actes de la pratique (xe-xve siècle) » *in* Spieser, Jean-Michel & Yota, Élisabeth (éd.), *Donation et donateurs dans le monde byzantin*, Desclée de Brouwer, Paris, 2012, p. 97-106.

Grabar, Oleg, « The Illustrated *Maqamat* of the Thirteenth Century: The Bourgeoisie and the Arts » *in* Hourani, Albert Habib & Stern, Samuel Miklos (éd.), *Constructing the Study of The Islamic Art*, Ashgate, Oxford, 1970, p. 207-222.

Grabar, Oleg, « Imperial and Urban Art in Islam. The Subject Matter of Fatimid Art » in *Colloque international sur l'histoire du Caire, 27 mars – 5 avril 1969*, Ministry of Culture of the Arab Republic of Egypt/General Egyptian Book Organization, Le Caire, 1974, p. 173-189.

Grossmann, Peter, *Christliche Architektur in Ägypten*, Brill, Leyde, Boston, Cologne, 2002.

Guirguis, Magdi, « Aṭar al-arāḥina ʿalā awḍāʿ al-Qibṭ fī al-qarn al-ṭāmin ʿašr », *AnIsl* 34, 2000, p. 23-44.

Guirguis, Magdi, « Ibrāhīm al-Nāsiḫ et la culture copte au XVIIIe siècle », OLA 133, 2, Louvain, Paris, 2004, p. 939-952.

Guirguis, Magdi, *An Armenian Artist in Ottoman Egypt: Yuhanna al-Armani and His Coptic Icons*, The American University in Cairo Press, Le Caire, New York, 2008.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Guirguis, Magdi, « Nuṣūṣ ǧadīda ḥawl al-Qalāyya al-baṭriyarkiyya bi-Ḥārat al-Rūm », *AnIsl* 48, 2, 2015, p. 191-216.

Guirguis, Magdi & Van Doorn-Harder, Nelly, *The Emergency of the Modern Coptic Papacy*, The American University in Cairo Press, Le Caire, 2011.

Habib, Raouf, *The Coptic Museum. A General Guide*, General Organization for Government Printing Offices, Le Caire, 1967.

Hanna, Nelly, *Artisan Entrepreneurs in Cairo and Early Modern Capitalism (1600-1800)*, The American University in Cairo Press, Le Caire, New York, 2011.

Hathaway, Jane, *The Politics of Households in Ottoman Egypt*, Cambridge University Press, Cambridge, 1997.

Jeudy, Adeline, « Élite civile et "mécénat" : le rôle du commanditaire dans le développement des arts et des lettres en Égypte chez les coptes du x^e^ au xiv^e^ siècle », *ECA* 6, 2009, p. 51-65.

Jolivet-Lévy, Catherine, « Militaires et donation en Cappadoce (ix^e^-xi^e^ siècle) » *in* Spieser, Jean-Michel & Yota, Élisabeth (éd.), *Donation et donateurs dans le monde byzantin*, Desclée de Brouwer, Paris, 2012, p. 141-161.

Lamm, Carl Johan, « Fatimid Woodwork, its Style and Chronology: Some Early Egyptian Draw-Loom Weavings », *BIE* 18, 1936, p. 59-91.

Loiseau, Julien, *Reconstruire la Maison du sultan (1350-1450). Ruine et recomposition de l'ordre urbain au Caire*, EtudUrb 8, Ifao, Le Caire, 2010.

Loon, Gertrud J.M. van, « The Christian Heritage of Old Cairo » *in* Ludwig, Carolyn & Jackson, Morris (éd.), *The History and Religious Heritage of Old Cairo. Its Fortress, Churches, Synagogue, and Mosque*, The American University in Cairo Press, Le Caire, New York, 2013, p. 72-245.

Louca, Anouar, *L'autre Égypte de Bonaparte à Taha Hussein*, CAI 26, Ifao, Le Caire, 2006.

Loukianoff, Elizabeth, « L'église copte », *Cahiers coptes* 3, 1953, p. 22-33.

Ludwig, Carolyn (éd.), *The Churches of Egypt from the Journey of the Holy Family to the Present Day*, The American University in Cairo Press, Le Caire, 2007.

Ludwig, Carolyn & Jackson, Morris (éd.), *The History and Religious Heritage of Old Cairo, Its Fortress, Churches, Synagogue, and Mosque*, The American University in Cairo Press, Le Caire, New York, 2013.

MacCoull, Leslie S.B., « Redating the Inscription of El-Moallaqa », *ZPE* 64, 1986, p. 230-234.

Marot, Clément, « Enfer » *in* Mayer, Claude Albert (éd.), *Œuvres satiriques*, Slatkine, Genève, 1999.

al-Masri, Iris Habib, *Qiṣṣat al-kanīsa al-qibṭiyya*, 9 vol., Alexandrie, 1992.

Meinardus, Otto F.A., *Two Thousand Years of Coptic Christianity*, The American University in Cairo Press, Le Caire, New York, 1999.

Moorsel, Paul P.V. van & Huijbers, Mathilde, « Repertory of the Preserved Wall Paintings from the Monastery of Apa Jeremiah at Saqqara » *in* Torp, Hjalmar (éd.), *Miscellanea Coptica. Acta ad archaelogium et artium historiam pertinentia* 9, Rome, 1981, p. 125-186.

Mouton, Jean-Michel, « L'islamisation de l'Égypte au Moyen Âge » *in* Heyberger, Bernard (éd.), *Chrétiens du monde arabe : un archipel en terre d'Islam*, Autrement, Paris, 2003, p. 110-123.

Moussa, Helene, *Explore St. Mark's Coptic Museum: An Illustrated Introduction*, St. Mark's Coptic Museum, Toronto, 2016.

Mulock, Cawthra & Langdon, Martin Telles, *The Icons of Yuhanna and Ibrahim the Scribe*, Nicholson and Watson, Londres, 1946.

Nakhla, Kamil Salih, *Silsilat Tārīkh al-Bābāwāt Baṭāriqat al-Kursī al-Iskandarī*, 5 vol., Dayr al-Suryan, Le Caire, 2001.

O'Kane, Bernard, *The Illustrated Guide to the Museum of Islamic Art in Cairo*, The American University in Cairo Press, Le Caire, 2012.

Quibell, James Edward, *Excavations at Saqqara (1906-1907)*, Ifao, Le Caire, 1908.

Raymond, André, « Les provinces arabes (xvi^e^-xviii^e^ siècle) » *in* Mantran, Robert (éd.), *Histoire de l'Empire ottoman*, Arthème Fayard, Paris, 1989, p. 341-420.

Raymond, André, *Artisans et commerçants au Caire au xviii^e^ siècle*, 2 vol., Institut français de Damas, Damas, 1973 et 1974 ; 2 vol., BiGen 20, Ifao, Le Caire, 1999 (2^e^ éd.).

Shafik, Mamdouh (éd.), *The Coptic Icons in St. Mina Monastery in Fum al-Khalig Cairo*, Mar Mina Fum al-Khalig, Le Caire, 2008.

Shaw, Stanford Jay, *Ottoman Egypt in the Eighteenth Century: The Nizamname-i Misir of Ahmed Cezzar Pasha*, Harvard University Press, New Haven, Londres, 1962.

Shaw, Stanford Jay, *Ottoman Egypt in the Age of the French Revolution*, Harvard University Press, New Haven, Londres, 1964.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Sheehan, Peter, *Babylon of Egypt – The Archaeology of Old Cairo and the Origins of the City*, American Research Center in Egypt Conservation, Series 4, An American Research Center in Egypt Edition – The American University in Cairo Press, Le Caire, New York, 2010.

Shalem, Avinoam, « L'art fatimide christianisé » in *Trésors fatimides du Caire*, Institut du monde arabe, Beaux Arts, Paris, 1998.

Shoshann, Boaz, « High Culture and Popular Culture in Medieval Islam », *Studia Islamica* 73, 1991, p. 67-107.

Snelders, Bas, *Identity and Christian-Muslim Interaction: Medieval Art of the Syrian Orthodox from the Mosul Area*, Peeters, Louvain, Paris, Walpole, 2010.

Snelders, Bas & Jeudy, Adeline, « Guarding the Entrances: Equestrian Saints in Egypt and North Mesopotamia », *ECA* 3, 2006, p. 105-142.

Trésors fatimides du Caire, Institut du monde arabe, Beaux Arts, Paris, 1998.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net